

duit par cette lutte, les bohémiens avaient pu s'échapper, mais en laissant un des leurs entre ses mains, et qu'il avait la certitude que Pharold se trouvait dans le parc ou dans les bois.

Le comte et d'Availles montèrent aussitôt à cheval, l'un pour avertir les sentinelles postées aux alentours du bois de la présence de Pharold, l'autre pour se rendre à Montbrun.

Furieux de l'insuccès d'une tentative dont il avait cru la réussite assurée, le comte, en toute autre circonstance, eût fait retomber tout le poids de sa colère sur ses gardes, et particulièrement sur Cottin, sans s'inquiéter s'ils étaient ou non coupables.

Mais songeant qu'il pourrait encore avoir besoin de leurs services, il maîtrisa sa colère, et arriva résolu, quoi qu'il apprît, à se montrer indulgent.

On l'informa tout d'abord que le baron d'Escoublae, qu'on avait installé tant bien que mal dans un des appartements du château, et dont l'état était fort grave, demandait instamment à le voir.

—A-t-on fait venir le médecin? demanda-t-il froidement.

—Oui, monsieur le comte. Il est encore auprès du blessé.

—Alors il est inutile que je le dérange. Dites que j'irai tout à l'heure, envoyez-moi Cottin.

Et le comte, plus préoccupé de son échec que de l'état du baron, se mit à se promener dans la cour en attendant son garde.

—Eh bien! maître Cottin, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, malgré toutes vos belles promesses, vous n'avez donc rien fait qui vaille?

Le garde arriva fort humble et fort inquiet; il se rassura aussitôt.

—Non, monsieur le comte, dit-il. Mais ce n'est pas ma faute si nous avons manqué le gibier.

—A qui donc dois-je m'en prendre alors?

—Aux gens qui m'accompagnaient. C'est leur hésitation qui a tout perdu. Il y a eu un moment où Pharold s'est livré lui-même, et nous le tenions s'ils n'eussent reculé. Peut-être aurions-nous eu deux ou trois blessés de plus, mais le succès était certain. Malheureusement ils m'ont abandonné, et, lors que je suis arrivé au pied du mur du parc, comme je n'avais plus que deux hommes avec moi, et qu'ils étaient plus d'une vingtaine armés de fusils, j'ai bien été obligé de le laisser partir.

—Mais comment tout cela s'est-il passé? demanda le comte. Je ne sais rien que ce que vous m'avez fait dire.

Cottin attendait la question et s'était préparé à y répondre. Il entama aussitôt le récit des événements que nous connaissons, en les arrangeant quelque peu, et en donnant surtout au rôle qu'il y avait joué un relief fort exagéré.

Le comte l'écouta sans l'interrompre et avec le plus grand calme apparent.

—Le garde est-il dangereusement blessé? demanda-t-il ensuite.

—Sa blessure ne paraissait pas grave, tout d'abord. Mais il paraît qu'il va beaucoup plus mal depuis ce matin.

—L'avez-vous vu?

—Non. Mais sa femme est venue tout à l'heure voir si on ne pouvait pas lui envoyer le médecin, et c'est d'elle que je tiens cette nouvelle.

—Pauvre homme! fit le comte d'un air de commisération profonde, il faut veiller à ce qu'il ne manque de rien, Cottin,

et il faudrait bien aussi donner aux misérables qui commettent de pareils crimes une leçon dont ils gardassent le souvenir.

—C'est l'audace de ce Pharold qui les soutient et les encourage, répartit vivement Cottin. Ils comptent sur son adresse pour les tirer des mauvais pas où ils s'engagent, et, s'il était pris, ils changeraient de ton et d'allures. Il n'est pas facile de l'arrêter, j'en sais quelque chose, mais je ne serai peut-être pas toujours aussi malheureux, et si monsieur le comte voulait encore essayer...

—Si je le veux! s'écria le comte. Je ferais la fortune de l'homme qui livrerait à la justice le misérable qui a assassiné mon fils!... Mais que voulez-vous dire? Avez-vous donc déjà arrêté quelque plan nouveau?

—Pas encore, mais j'ai été frappé, en y réfléchissant, de l'intérêt de Pharold pour ce jeune bohémien que nous avons déjà arrêté. Il fallait qu'il fût bien inquiet de ce qu'il était devenu pour nous suivre jusqu'à la porte du château, et se jeter ainsi presque au milieu de nous, et lui ou les siens feraient quelque tentative pour le délivrer, que je n'en serais pas étonné. C'est un de ses parents, sans doute, peut-être son fils!

—Plût à Dieu! fit le comte avec une violence haineuse. Je lui ferais sentir à son tour ce que sont les angoisses d'un père qui tremble pour la vie de son fils!

—Peut-être, reprit Cottin, pourrait-on se servir de ce jeune homme, le gagner même.

—Oui, oui, je vous comprends! s'écria le comte, se jetant avec avidité sur l'idée qui lui était offerte. Mais comment s'y prendre? ajouta-t-il après un instant de réflexion. Il faudrait que pour être instruit du jour et de l'heure où ces bohémiens tenteront de le délivrer, pour les décider même à le faire, s'ils hésitent, il pût communiquer avec eux, et de façon à ne pas éveiller leurs soupçons.

—C'est facile, monsieur le comte, répliqua Cottin. Il est dans la geôle, dont la fenêtre donne sur les fossés, à côté de l'arche. L'endroit est isolé et désert, sans compter que la nuit, à cause des grands arbres de la futaie, il y fait noir comme dans un four. Je suis sûr que si une personne en qui les bohémiens auraient confiance allait leur dire, de la part de ce jeune homme, de venir ce soir lui parler à cette fenêtre, ils n'hésiteraient pas à le faire, et quand une fois il les aurait décidés à le tirer de là en sciant les barreaux de la fenêtre, on pourrait d'un même coup de filet prendre, non-seulement Pharold, mais une partie des braconniers.

Sans doute. Mais qui leur envoyer? Ils se délieront d'un garde ou d'un domestique, même d'un étranger.

—Monsieur le comte oublie Breton, le marchand de gibier, répartit Cottin avec un sourire. L'affaire de cette nuit a été si bien préparée, que les drôles n'y ont vu que du feu, et n'ont pas le moindre soupçon contre lui. Sa visite leur semblera toute naturelle, au contraire. Il doit craindre que ce jeune homme ne le trahisse, et il est de son intérêt de le faire évader.

—Et vous pensez que ce Breton consentira, et que nous pouvons compter sur lui?

Cottin cligna de l'œil d'un air narquois et familier.

—J'ai déjà dit à monsieur le comte qu'il n'avait rien à me refusé, répondit-il.

Le comte eut un geste de colère et de dégoût. Mais il se contenta.

—Eh bien! répliqua-t-il, faites chercher cet individu et l'amenez ici le plus tôt possible, mais sans lui rien confier encore. Il faut d'abord que je voie le prisonnier, et sache ce qu'on en peut attendre. Dites au geôlier de le conduire dans le salon du rez-de-chaussée. Il m'y trouvera.

Et il entra dans le salon où il avait ordonné qu'on lui amena Guillaume. Celui-ci ne tarda pas à paraître. Nous l'avons déjà entrevu. C'était un jeune homme de dix-huit ans, dont toute la personne, d'une élégance et d'une proportion de formes parfaites, plaisait par une sorte de grâce naturelle et un peu sauvage.

(La suite, au prochain numéro.)